

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RECLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, e chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6
TROIS MOIS 3

POUR L'ÉTRANGER LES FRAIS DE POSTE EN SUS.

Monaco, le 8 Novembre 1863.

Pour bien se rendre compte des avantages que l'on peut attendre d'une situation, il faut connaître cette situation et l'étudier. Il ne suffit pas de dire : j'ai entendu, j'ai vu, ou s'en rapporter à des propos, sérieux en apparence, mais au fond n'étant que de purs commérages, afin de pouvoir émettre une opinion. Avant de prononcer son verdict l'homme sensé juge par lui-même la valeur de la chose. Ce n'est d'ailleurs qu'après avoir apprécié les raisons, qui militent en faveur d'une cause ou qui servent d'argument pour la combattre, qu'on acquiert le droit d'affirmer qu'elle est bonne ou mauvaise.

Rien au monde n'est plus facile que de parler; mais entre parler et dire des choses raisonnables, il existe une différence bien grande, différence que comprennent rarement, pour ne pas dire jamais, ceux qui ont la manie de vouloir tout connaître et qui trouvent leur plaisir à s'entendre appeler beaux diseurs. Les beaux diseurs ont d'habitude la tête vide quelque épanouie qu'elle soit sur leurs épaules. En fait d'esprit et de bon sens le volume et la forme comptent pour peu de chose.

Il y a quelques jours, nous avons assisté à une conversation animée, brillante même, pourrions-nous dire, mais complètement dénuée de portée et d'intelligence pratique.

On parlait de Monaco.

La question à résoudre était celle-ci :
Monaco a-t-il de l'avenir ?

Pour qui connaît ou habite la principauté, ou mieux encore, pour qui est un peu initié aux projets du Prince qui la gouverne, la question est résolue d'avance. On n'est pas l'héritier d'un grand nom et le descendant d'une longue suite d'aïeux, dont l'habileté se trouva dans toutes les circonstances à la hauteur du courage, qui brillèrent d'un éclat aussi vif dans les positions difficiles, que leur créa quelquefois la diplomatie, que sur les champs de bataille, pour laisser péricliter dans ses mains l'héritage qu'on

en a reçu. Les grandes âmes regardent les difficultés en face, les mesurent et après les avoir mesurées et comprises, les annihilent afin de marcher à leur but, c'est-à-dire vers le progrès et par le progrès au bien être général.

D'abord on discuta sur la portée politique de la principauté, cherchant à faire entendre que les destinées des hommes, dans un pays, dépendent de l'importance de son gouvernement et de l'influence que ce gouvernement exerce dans le concert européen. Le nom de l'Angleterre fut prononcé, celui de la France aussi. L'Autriche, la Prusse, et la Russie vinrent à leur tour prendre place dans la discussion et fournir à la thèse en litige des sujets d'argument. La chose allait à merveille, s'il ne se fut agi que de discourir et d'arrondir des périodes. Mais tout a une fin; même les plus belles choses. Le quart d'heure de Rabelais arriva. Il fallut conclure et solder ses prémisses.

Une conclusion est impitoyable comme un dilemme. Elle étrangle une discussion si elle ne lui donne pas gain de cause.

Il s'agissait d'établir par une double déduction que le bonheur, la prospérité et la richesse, sont le partage absolu de la puissance matérielle et de la force, et que le malaise, la gêne et les privations deviennent le triste héritage d'un pays, n'ayant à sa disposition que la puissance morale et manquant de cet appareil militaire qu'on nomme les ressources d'un état.

La tâche, de prime abord, semblait des plus faciles. Et si nous avons voulu nous payer de mots, notre honorable contradicteur fut sorti triomphant du débat. Sa faconde ne l'abandonnait point à cette heure suprême. Mais nous eûmes la malencontreuse idée de l'interrompre et de lui demander lequel de deux peuples lui semblait le plus heureux de celui qui n'avait ni dettes ni budget ou de celui qui avait un fort budget et beaucoup de dettes.

Cette simple question le décontenança et porta le trouble dans ses notions économiques à

ce point qu'il chercha un moment avant de répondre. Nous ne voudrions pas faire une mauvaise plaisanterie et rappeler le proverbe de l'école, en disant : c'est ici que l'auteur fut embarrassé. Néanmoins, il heurta, tâtonna et finit par avouer qu'il ne connaissait point de pays vivant sans budget, dormant sans créanciers. Le mot nous parut joli. Nous en rimmes.

Ce fut à notre tour de prendre la parole pour le tirer d'embarras. Notre tâche fut simple. Nous n'avions qu'un mot à dire et à citer Monaco.

Sa surprise n'eut pas de bornes. Il croyait qu'à Monaco les choses se passaient comme partout ailleurs et que les porteurs de contraintes exerçaient aussi au milieu de nous une profession lucrative.

Cette industrie n'est pas connue à Monaco. Les habitants de la principauté vivent de ce côté à l'abri de toute préoccupation. Aucune charge ne pèse sur eux. En disant aucune charge nous sommes peut-être trop absolu. Mais celles, dont ils sont grevés, ont si peu d'importance qu'elles ne valent pas la peine qu'on en tienne compte.

Le gouvernement cherche et trouve ses ressources ailleurs que dans la bourse de ses sujets. C'est au commerce d'importation qu'il demande les sommes qui constituent ce que nous consentirons par nécessité de langage à appeler son budget.

Quant aux dettes, elles n'ont point d'application dans les registres de la comptabilité de l'état.

En présence d'un fait qui bouleversait de fond en comble l'économie de son discours et sa science dans l'économie, notre contradicteur désavoua ses principes. Il reconnut avec nous que Monaco, bien que le moins grand des états de l'Europe, pouvait tout attendre de l'avenir et surtout d'un prince qui sait se passer de l'argent de ses sujets.

A. CHAMBRON.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. Madame la Princesse Douairière est arrivée à Monaco, jeudi, 5 novembre.

FÊTE DU 4 NOVEMBRE.

La fête du Prince a été favorisée, cette année, par un temps magnifique. Le ciel était pur, le soleil radieux comme aux plus beaux jours du printemps. Les vents, qui soufflaient depuis deux jours avec une certaine violence et tenaient la mer agitée, se sont apaisés, comme s'ils eussent compris que la nature devait à certains moments sacrifier ses caprices aux désirs des hommes. Tout offrait le plus ravissant spectacle. Aussi, dès le matin, la ville de Monaco avait revêtu un aspect inaccoutumé.

Les maisons étaient pavoisées de drapeaux aux armes du Prince.

Les paisibles habitants de la principauté, renonçant aux travaux assidus aux quels ils se livrent chaque jour, parcouraient les rues de la ville ou se réunissaient sur les places, heureux de pouvoir témoigner, dans une occasion solennelle, l'affection qu'ils portent à leur auguste Souverain.

Au point du jour, les cloches avaient donné le premier signal de la fête. Le canon suivit leur exemple; et, durant de longues heures, les échos des montagnes ont redit au loin que la vieille ville des Grimaldi célébrait un glorieux anniversaire.

A dix heures et demie tous les fonctionnaires de la principauté, réunis à l'Hôtel du gouvernement, se rendirent en corps à l'église St-Nicolas pour demander à Dieu de répandre sur le Prince et sur son auguste famille les bénédictions célestes.

S. Ex. M. le gouverneur général retenu encore par une convalescence trop lente ne put assister à la cérémonie.

Au même moment le Tribunal supérieur, accompagné du corps des avocats, vint aussi prendre place dans l'antique basilique de Monaco.

Le corps consulaire assistait à la cérémonie dans un banc qui lui avait été spécialement réservé.

Dès que le cortège officiel fut réuni, l'orchestre du casino, dirigé par M. E. Lucas, joua l'air national.

Durant la messe, célébrée par M. l'abbé Joffredi, on exécuta des morceaux des meilleurs maîtres. C'est de la musique profane que l'orchestre nous fit entendre. Mais, malgré son origine, cette musique n'en portait pas moins l'âme aux douces rêveries dans un lieu où l'on n'est habitué qu'à chanter des louanges à Dieu dans un rythme plus sévère.

A l'élévation, Madame C... a chanté l'*O salutaris* d'Adam.

L'art qu'elle a mis à nous dire cette belle page de l'habile maître, la méthode qu'elle a montrée dans l'exécution prouvent qu'elle a fait des études musicales des plus sérieuses. La pureté de sa voix, son timbre étendu et la sûreté de son chant dénotent des qualités rares et un mérite peu ordinaire.

A la fin de la messe on a chanté le *Te Deum* et donné la bénédiction du Saint-Sacrement.

Après le *Te Deum*, et au moment où le cortège officiel commençait à se retirer, l'orchestre a joué pour la seconde fois l'air national. Il a salué de la sorte à leur départ, comme il l'avait fait à leur arrivée, tous les hauts fonctionnaires de la principauté.

Le soir, la ville de Monaco était brillamment illuminée. Les fenêtres de toutes les maisons resplendissaient de lumières. Et la foule circulait compacte et animée. Elle voulait tout voir et témoigner jusqu'à la dernière heure à son auguste Souverain combien

elle était heureuse de lui donner une nouvelle preuve de son affection et de son dévouement.

Néanmoins ce n'est pas dans Monaco que devait s'accomplir la partie la plus brillante du programme de la fête.

L'administration du Casino tenait à honneur de payer sa bienvenue. Elle voulut avoir sa fête propre.

Les illuminations, dont elle décora ce magnifique établissement, qui domine la mer sur le cap des Spélugues, dépassèrent tout ce que l'on avait vu jusqu'ici. Ce que l'on fit alla au delà de toutes les prévisions. Le luxe des décorations n'avait rien cependant de ce faste italien, dont la profusion n'est pas toujours en harmonie avec le meilleur goût. Les choses étaient simples et dénotaient que la nouvelle administration du Casino était depuis longtemps familiarisée avec les fêtes remplies d'éclat et de pompe. Rien de somptueux à l'excès; rien non plus qui présentât un spectacle pouvant offrir un contraste disparate.

Un feu d'artifice, composé d'un nombre considérable de pièces, avait été disposé sur la plate-forme qui s'étend au-dessous de la terrasse en marbre du Casino. Allumé à huit heures et demie du soir, ce feu d'artifice dura jusqu'à neuf heures.

Si quelques navires parcouraient dans ce moment les côtes du golfe de Gènes ou les côtes de la Corse, le spectacle qu'ils aperçurent dut singulièrement les surprendre.

La mer revêtait au loin une teinte rougeâtre et, dans une certaine étendue, le rivage était en feu. Toutefois, aux flots de lumière qui se dégageaient de la pointe du cap, et aux étincelles resplendissantes de mille couleurs qui s'épanouissaient en gerbes dans les airs, il était facile de deviner que des villes étaient en fête.

BAL DU CASINO.

Le bal donné par le Casino avait attiré une foule considérable d'étrangers dont quelques uns venus pour le bal même, dont quelques autres avec des intentions différentes. S'il faut s'en rapporter à la chronique, l'administration n'en a pas été quitte vis-à-vis de ses visiteurs pour l'accueil bienveillant avec lequel elle les a reçus. Tandis que dans une salle on dansait des schottischs, des valse ou des polkas, dans une salle voisine quelques personnes tentant les caprices de la fortune, remplissaient leurs poches d'or comme sur les bords d'un Pactole. On raconte, pour nous servir d'une expression vulgaires qu'il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre.

Heureux ceux que la volage déesse trouve toujours, assez jeunes pour les gratifier de ses sourires.

On a dansé fort avant dans la nuit.

A deux heures du matin, l'orchestre jouait encore avec le même entrain. Les danseurs et les danseuses, oubliant les fatigues d'une longue soirée, ont apporté jusqu'à la fin la même animation.

La toilette des dames, qui avaient honoré le bal de leur présence, se faisait remarquer par une simplicité du meilleur goût. On ne voyait point de diamants en abondance. Dans le pays des fleurs, les dames renoncent volontiers aux parures inventées par l'art afin d'emprunter à la rose et à la violette le parfum et l'éclat qui se marient si bien avec leurs grâces.

Parmi les danses de caractère qui ont été si souvent exécutées, nous avons remarqué avec le plus vif plaisir une polka nouvelle et fort originale de M. Lucas. Elle a nom : *Calembour-polka*. Elle est mêlée de chant. Cette innovation loin d'être désagréable

lui donnait un tour plein d'originalité. Les instruments, les voix et les jeux de timbres chromatiques formaient une symphonie des plus pittoresques. L'orchestre a dû la bisser sur la demande de tous les danseurs.

On n'a pas moins remarqué, à la fin du bal, une quadrille monégasque, une danse du cru. Ce quadrille n'a rien de commun avec ceux que l'on connaît en France. Il est d'une nature et d'une forme toutes particulières. Il se compose d'une série de figures dont la variété lui donne quelque chose d'indescriptible. Plein de confusion sans désordre, plein de désordre sans confusion, il mêle, il confond les danseurs et les danseuses sans que jamais personne perde la place que la musique lui assigne. Si nous étions poète et que les dames fussent moins modestes, nous dirions qu'elles ressemblaient dans ce quadrille à des tiges surmontées de boutons épanouis que la brise agite, balance et fait plier encore pour les relever plus fraîches et plus épanouies au milieu d'un parterre qu'ombragent des arbres toujours prêts à les protéger. Mais... (?).. Trop de flatterie nuit à celui qui la donne si elle ne perd celle qui l'écoute.

La *Palmaria* a inauguré la fête du 4 novembre, le 3 au soir. Elle partit en effet de Monaco pour se rendre à Nice, garnie dans toute sa longueur de deux cordons de lumière. Le lendemain elle fut pavoisée d'une foule de drapeaux, et, quand la nuit commença, illuminée de nouveau avec plus de luxe encore que la veille. Vue du haut de la promenade St-Martin, elle offrait un coup-d'œil charmant et donnait au port un aspect en harmonie avec le reste de la ville.

C'est à peine si on trouve çà et là quelques soirées intimes. La causerie est remplacée par cet affreux travers qui consiste à tout dire par un mot. C'est la triste école du *Figaro* qui nous envahit. Les académiciens eux-mêmes font des mots, et ne font que des mots. En voici un qui a été fait avant-hier par un de nos plus jeunes immortels :

On s'entretenait du déluge de productions sans valeur qui nous déborde. Et, en effet, on n'a jamais tant publié de livres. C'est une montagne de papier imprimé. *Rudis, indigestaque moles.*

Et plus on va, plus on produit; le métier y pousse, et la qualité fait place à la quantité.

— C'est bien cela, dit l'Académicien; en littérature, on ne peut plus aujourd'hui naviguer qu'avec les rames de papier.

A propos de mots et de jeux d'esprit, il me faudrait toutes les colonnes du *Messenger* pour enregistrer tous ceux qui se sont produits depuis quatre jours dans la chambre de M. Nadar. C'est par milliers qu'il faut compter les visiteurs qui ont tenu à venir presser la main du hardi voyageur et de sa femme, si courageusement dévouée. Les deux malades reçoivent leurs amis dans la même pièce. Il y a toujours cinquante personnes à la fois. C'est un feu roulant de mots, au milieu des quels se font jour la sensibilité et l'amitié vraie des intimes.

Hier, M. Henri Monnier vint à son tour faire sa visite. La chambre était pleine. En entrant, M. Henri Monnier porte son mouchoir à ses yeux et va serrer la main à Nadar. Le fouldard ne quittait pas la figure de l'illustre comique. En le regardant, chacun croit à une plaisanterie nouvelle de l'auteur des *scènes populaires*. Mais les assistants se trompaient. La plaisanterie eût été de mauvais goût, et l'auteur-acteur versait des larmes sincères. Chacun se sentit ému.

N'y a-t-il pas de quoi s'émouvoir et du danger passé et des périls à venir? La persévérance de Nadar à vouloir tenter l'impossible est un sujet de malaise et d'effroi indicibles. Et pourtant, sur ce point, Nadar est inébranlable; en attendant, il dessine, sur son lit, l'image exacte de son ballon et de sa nacelle pour le prochain numéro de l'*Illustration*. — Que voulez-vous? dit-il,

un aéronaute doit faire comme son ballon ; se relever en touchant la terre !

Le *Géant* et M. Nadar occuperont une large place dans les *Revue*s de fin d'année. En attendant qu'elles nous produisent sur la scène ces luttes des nouveaux Titans voulant escalader le ciel, je dois constater que le monde dramatique ne s'occupe que de la pièce nouvelle de M. Octave Feuillet, *Montjoie*, qui se joue au Gymnase. Ce sera certainement le grand succès de la saison. La pièce pourrait s'intituler : *Les leçons de l'égoïsme*. M. Feuillet a tiré les effets les plus émouvants des calculs abominables de cette passion que l'Écriture a condamnée par le *Vae soli*. Les scènes sont saisissantes, mais il faut convenir que la donnée première de la pièce est fautive. Pour arriver aux tableaux dramatiques qu'il rêvait, l'auteur est obligé de nous présenter un millionnaire du plus grand monde, ayant deux enfants, donnant des fêtes, et produisant partout la mère de ses deux enfants, sans être marié. Cette donnée est tellement en dehors de nos mœurs qu'elle a semblé à tout le monde inacceptable. Une fois cette réserve admise, l'ouvrage marche en s'agrandissant de scène en scène. C'est assurément le meilleur ouvrage de M. Octave Feuillet. Les pieds de la statue sont d'argile, mais la statue est superbe. (Messager du Midi.)

On lit dans l'*Incépendance belge* :

Le chantre des Géorgiques, le doux, l'harmonieux Virgile, s'est écrié un beau jour :
*O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas!*...

Le moment n'est-il pas venu d'appliquer ce vers aux Parisiens, exilés volontaires aux eaux, à la campagne, à l'étranger, et qui reviennent en foule à la ville, — s'ils n'y sont déjà revenus, — en voyant tomber les feuilles et en entendant sonner la diane du plaisir ?

Voici déjà les concerts populaires de musique classique qui viennent de faire leur réouverture au cirque Napoléon, au milieu d'un immense concours de dilettanti appartenant à toutes les classes de la société. Au même instant, voici qu'un grand artiste, dont le nom est célèbre dans toute l'Europe, le ténor Fraschini, vient de se faire entendre devant un public aristocratique, pour lequel il n'existait depuis bien longtemps que deux ténors : un ténor de force, Tamberlick, et un ténor de grâce, Mario.

Ce n'est pas tout : l'opéra lui-même ménageait aux émigrés rentrants dont je parle une grande surprise, presque une révélation en leur offrant le ténor Villaret dans un nouveau rôle, celui d'Eléazar de la *Juive* destiné à racheter pour lui, de la façon la plus triomphante, un échec dans les *Vêpres siciliennes* et un demi-succès dans le *Trouvère*.

Tout cela s'est accompli, cette semaine, au milieu des torrents de pluies et des tonnerres d'applaudissements, et si vous me permettez d'y joindre l'heureux début d'Achard à l'Opéra-Comique dans le *Domino noir*, vous conviendrez avec moi que les mélomanes parisiens ont été furieusement gâtés et que, après avoir entendu chanter, pendant tout le printemps dernier, les rossignols dans le bocage (vieux style), il est bien doux pour eux d'en retrouver une pareille nichée, à l'automne, en rentrant dans la grande ville.

On nous écrit de Paris :

Le *Temps* d'hier soir nous a apporté une nouvelle aussi renversante qu'enigmatique. « La cour des divorces de Londres est saisie, dit ce journal, d'un procès des plus extraordinaires. Nous annonçons le fait, parcequ'il peut avoir des conséquences politiques ; mais nous nous abstenons de donner des détails, dont s'entretient la rumeur publique, précisément parce que ce ne sont encore que des rumeurs. Le défendeur est la femme d'un journaliste, et le co-défendeur occupe une position très-éminente dans l'État. Nous nous bornons à cette simple mention, parce que nous ne considérons comme acquis que le fait seul de la plainte dont est saisie la cour des divorces. »

Pourrait-on, sans indiscretion blâmable, traduire en langage clair cette rédaction enveloppée ? Je ne le sais.

Toutefois il me semble que le *Temps* aurait du dire catégoriquement : Une plainte en *conversation criminelle* vient d'être déposée par un journaliste anglais contre un personnage qui, par son âge et par les hautes fonctions qu'il occupe, semblait le plus à l'abri de pareilles accusations. Cet homme d'État, qui joue encore aujourd'hui un rôle considérable dans les destinées européennes, n'a pas moins soixante-dix-neuf ans. Il est né le 20 octobre 1784. S'il était permis de désigner nettement la situation politique de ce haut dignitaire, on pourrait dire qu'il occupe les fonctions de S'il était possible de l'appeler par son nom, on le nommerait lord.....

Le *Temps* aurait pu ajouter que le journaliste offensé, poursuivant la réparation de l'injure qu'il a reçue, se borne à demander aux tribunaux cinq millions de livres sterling, soit 125,000,000 de francs, à titre de dommages-intérêts. On ne saurait être plus modeste dans ses prétentions.

Les courses de Vincennes de dimanche dernier, favorisées par un temps magnifique, ont été les plus brillantes de toute la saison d'automne. Je ne vous ferai pas la description du défilé des voitures, sur quatre rangs, en colonnes serrées. Comme spectacle, cela vaudrait le *Derby* de Londres s'il y avait un peu plus de fantaisie, d'imprévu et d'humour. Il n'est arrivé à ces courses que deux accidents. Un jeune homme, un spectateur, a été renversé par les chevaux, arrivant au galop, et roulé violemment, sans blessures graves du reste. Le demi-monde a été hué par les braves habitants du faubourg : ce n'est pas la première fois que cela lui arrive. Le bruit a été tel que quelques voitures ont dû rebrousser chemin. Ne croyez pas que cela corrige ces folles créatures.

Elles ont là, dans ce glorieux faubourg — héroïque par le travail, héroïque aussi par son histoire, que je n'ai pas besoin de rappeler, — leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs. Et c'est ce qui les attire. Elles viennent à grand brouhaha d'équipage, attifées de leurs plus voyantes couleurs, pour écraser du faux éclat de leur honteuse opulence le travail qui marche à pied, la probité qui se vêt de haillons !

Il est une région où la liberté paraît s'amoindrir et où elle menace de disparaître. Je veux parler des salons de Paris. Le monde politique et littéraire a toujours compté des salons où se conservaient les grandes traditions de la causerie française. Le salon de M^{me} Récamier et celui de M^{me} de Girardin étaient des oracles. Aujourd'hui, le salon se meurt, le salon est mort. Depuis quelques années, les salons de M^{me} Aglaé Didier et d'Agoult réunissaient encore un grand nombre d'esprits d'élite. Malheureusement, la mort a fermé celui de M^{me} Aglaé Didier, et le soin de sa santé, en retenant M^{me} d'Agoult en Italie, prive également ses nombreux amis du centre charmant où ils aimaient à se réunir.

Un vieux fermier, remplissant, à son loisir, les fonctions d'alderman du village de Gironville, dans l'État de Nek-York, s'en allait, un matin de la semaine dernière, la faux sur l'épaule, moissonner un champ de blé. Il allait se mettre à l'ouvrage, lorsqu'il entendit près de là un galop de chevaux ; il se retourna et vit un jeune homme et une jeune fille accourant bride abattue ; ils s'arrêtèrent sur la lisière du champ ; le jeune homme se dressa sur ses étriers et cria d'une voix de stentor :

— Bonhomme, êtes-vous l'alderman Jacob Flimmers ?

— Lui-même, répondit le vieillard.

— Voilà. Nous venons de chez vous. Votre femme nous a dit que vous étiez parti pour cette route, et qu'il fallait nous hâter si nous voulions vous rattraper. Voici Sallie, ma fiancée, et nous désirons nous marier. Nous sommes pressés ; attendu que nous allons à Syracuse, et qu'il faut que nous arrivions avant la nuit.

— C'est bien, mes enfants ; tournez bride et je vous suis.

— Ne sommes-nous pas bien ici ? Nous sommes si pressés !

— Ici?... Ma foi, je n'y vois pas d'inconvénient. Mettez pied à terre, et ce sera fait en un rien de temps.

— Soit ! mais est-ce que le mariage ne serait pas aussi

bien si vous nous mariez à cheval ? Nous sommes si pressés !

— Tout de même. Rien ne s'y oppose. Allons, accostez Sallie, donnez-lui la main droite et ça ira tout seul ; je monterai un brin sur la borne pour embrasser la mariée, suivant l'usage.

Ainsi fut fait. Le bon vieillard tira sa pipe de sa bouche, posa sa faux et sa pierre à repasser par terre, et prononça avec recueillement les paroles sacramentelles. Une minute après, l'heureux couple repartait au galop et prenait la route de Syracuse. Ils y arrivèrent la nuit et se mirent immédiatement en ménage.

On lit dans le *Peuple* :

« Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié l'horrible procès de ce monstre qui porta le nom de Dumolard et fut condamné à la peine de mort par la cour d'assises de l'Ain. On se rappelle que, pendant le cours de l'instruction, Dumolard, l'assassin des *servantes*, prétendit qu'il n'était que l'instrument d'*hommes barbus* qu'il refusa de nommer. L'allégation produisit beaucoup d'effet, mais rien ne la confirma.

« Or, voici ce qu'on écrit de Bruxelles au journal *l'Economie*, de Tournai :

« Une personne arrivée tout récemment du midi de la France rapporte un fait, bien simple assurément à première vue, mais auquel il serait peut-être permis d'attacher une signification qui en ferait une révélation tardive sans doute, mais à coup sûr bien étrange.

« Cette personne se trouvant dans l'étude d'un notaire des environs de Lyon, chez lequel l'appelait une affaire d'intérêt, a eu l'occasion, à raison de cette même affaire, d'y recevoir communication directe d'un testament émanant d'un jeune et riche propriétaire de la localité, enlevé, il y a quelques mois, par une fluxion de poitrine, et qui, dans ces dernières années, s'était fait à Lyon la réputation de viveur émérite.

« Or, au nombre des clauses de ce testament, il s'en trouvait une dont on affirme la scrupuleuse exactitude et qui se résumait en ceci :

« Le testateur, poursuivi depuis deux ans, disait-il par les remords d'actes coupables, « dont la loi n'avait atteint que le plus vif complice, » légua, en vue de se recommander par une œuvre méritoire à la clémence divine, une somme de cent cinquante mille francs, pour fonder une maison de retraite exclusivement réservée « aux servantes hors d'état de gagner leur vie par le travail. »

« Venaient ensuite diverses dispositions relatives à la fondation prescrite ; puis le testament se terminait par la prière adressée à « ceux que devaient tourmenter les mêmes remords » de coopérer dans la mesure de leur fortune respective, à l'accomplissement et au succès de l'œuvre expiatoire.

« Voilà ce qu'un homme digne de foi déclare avoir vu de ses yeux. Le fait admis, n'est-on pas fondé à en tirer une singulière déduction et à se demander si les *hommes barbus*, sur la complicité desquels Dumolard étayait son système de défense n'auraient pas réellement existé. »

Nous ne savons ce qu'il faut penser de cette communication que nous accueillons du reste sous toutes réserves. — Abel.

En quittant Hombourg, M^{lle} Adelina Patti s'est montrée fort généreuse à l'égard des artistes du théâtre. La caisse de pension de l'orchestre en a reçu 500 marks, le personnel des chœurs composé de trente-sept personnes, 37 ducats et autant de photographies de la charmante cantatrice, le chef d'orchestre sept brillants, M^{lle} Lamarra, une bague de grande valeur en diamants, le régisseur Beyer une paire de boutons en or, l'inspecteur de l'Opéra 20 thalers, les ouvriers du théâtre 20 thalers, sans oublier le souffleur et quelques autres personnes qui ont également reçu quelques souvenirs de la gracieuse

diva, à laquelle le soir de la dernière représentation, les chœurs ont donné une sérénade d'adieu.

Le *Charivari* résumait, il y a deux ou trois jours, la situation diplomatique par une caricature qui a du succès. Un soldat français tient de chaque bras un Anglais et un Autrichien qu'il cherche à conduire avec lui en Pologne. Mais, tandis qu'il va en avant, eux deux vont en arrière, et il leur dit: « Ah ça! est-ce que ce serait le pas des écrivains que vous emboîtez-là? Si vous y mettez tant de bonne volonté que ça, faut le dire tout de suite. »

On lit dans le *Courrier de Lyon* :

« Hier 3 novembre, la chapelle du pensionnat des Chartreux, quoique non encore terminée, était l'objet d'une marque de sympathie bien touchante de la part d'un prince de l'Eglise. Son Eminence Monseigneur Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux, un des plus nobles prélats qui soit sorti de la maison des prêtres des Chartreux, est venu dire la messe dans la crypte où se font les exercices religieux.

« Rien ne peut dépeindre l'aspect attendrissant de cette cérémonie. Le chant des cantiques exécuté par cette multitude de voix, depuis le soprano des jeunes enfants jusqu'à ces basses tailles, si vibrantes et si fraîches et qu'accompagnait l'harmonium tenu par un organiste plein de talent et d'avenir, M. Rubelst, faisait rêver aux hymnes du ciel. Puis, de temps en temps, il semblait sortir des moments d'un silence non moins saisissant, des parfums d'une angélique piété.

« A la fin de la messe, Son Eminence a pris la parole au milieu de cette jeunesse empressée à l'entendre. Elle s'est laissée aller à ses souvenirs et à ses espérances.

« Ses souvenirs lui ont rappelé l'histoire de ceux qui ont fondé cette maison, des archevêques et des évêques qui lui ont appartenu et qui ont brillé ou brillent encore sur plusieurs sièges de l'Eglise. Ses espérances qui reposent sur de tels souvenirs, ce sont d'illustres magistrats, de généreux officiers et soldats, des commerçants distingués qui portent le nom de la France au milieu des res-

pects de l'Europe et du monde; ce sont ces jeunes élèves qu'anime un même esprit de piété et de foi, et qui viennent recevoir ici comme leurs pères le bienfait d'une éducation vraiment chrétienne.

« Puis Son Eminence est montée dans l'église supérieure encore occupée par les ouvriers. Là un orgue aux sons doux et puissants s'est fait entendre avec la voix des chœurs. Le prélat s'est encore entretenu longuement avec cette jeunesse dans une conversation pleine d'aménité et de grâce, et a fini par demander pour elle à son digne supérieur un congé extraordinaire.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 1^{er} au 6 Novembre.

NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, m. d.
 ID. b. *Conception*, c. Pisan, id.
 ID. b. *St-Louis*, c. Arégo, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 PORT-CRO. b. *Volonté de Dieu*, c. Palmaro, bois à brûler

ST-MAXIME. b. *Sylphide*, c. Corrax, vin
 ID. b. *La Gloire*, c. Palmaro, vin
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, m. d.
 GETTE. b. *Sincère*, c. Rebou, vin
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, m. d.
 ID. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. en lest
 ID. id. id. id. id. id.
 NICE. b. *St-Michel*, c. Massena, vin

Départs du 1^{er} au 6 Novembre.

NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 VINTIMILLE. b. *Conception*, c. Pisan, m. b.
 BORDIGHIERA. b. *St-Louis*, c. Arégo, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 MENTON. b. *Volonté de Dieu*, c. Palmaro, bois à brûler
 ID. b. *Sylphide*, c. Corrax, vin
 ID. b. *La Gloire*, c. Palmaro, vin
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 VINTIMILLE. b. *Sincère*, c. Rebou, vin
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest

NICE. id. id. id. en lest
 ID. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id.
 MENTON. b. *St-Michel*, c. Massena, vin

Bulletin Météorologique du 1^{er} au 7 Novembre 1863.

DATES	THERMOMETRE CENTIGRACE			ÉTAT ATMOSPHERIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
1 ^{er} 9bre	18 »	19 »	19 »	beau	nul.
2 »	18 »	19 5/10	19 5/10	id.	id.
3 »	17 »	19 »	19 5/10	id.	id.
4 »	17 »	18 »	19 »	id.	id.
5 »	18 »	18 »	19 »	id.	id.
6 »	17 5/10	19 »	19 5/10	id.	id.
7 »	18 »	19 »	20 »	id.	id.

HOTEL ET RESTAURANT DE RUSSIE

A MONACO

tenu par

H. MAUREL.

GRANDS & PETITS APPARTEMENTS

Prix modérés.

PLACE DU PALAIS.

M. FRANÇOIS BIVÈS, demeurant rue des Briques, n° 19, informe MM. les étrangers qui désireraient venir se fixer à Monaco, qu'il se charge de procurer des chambres et des appartements meublés

MAGASIN DE COMESTIBLES

tenu par T. PLANQUE.

Charenterie & Conserves diverses.

Rue des Briques, n° 17, au 1^{er}

MONACO. — Imprimerie du *Journal de Monaco*. — 1863.

BAINS DE MER DE MONACO. — NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT

BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS

SERVICE HYDROTHERAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR: Le matin, sur la plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES. — PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir.
 — Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures.
 De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. { A Nice, bureau des Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.
 { A Monaco, place du Palais.

OMNIBUS

FAISANT LE SERVICE ENTRE

MONACO ET MENTON.

Bureau: { à Monaco, rue de Lorraine.
 { à Menton, hôtel des Quatre Nations.

Départ de Monaco à 8 h. — Départ de Menton, à 11 h.

LA PALMARIA

Bateau à Vapeur faisant le service régulier de Nice à Monaco. — Retour dans la même journée.

DÉPART DU PORT DE NICE, tous les jours à 11 heures du matin et à 6 heures 1/2 du soir.
 — DE MONACO, à 5 heures et à 10 heures 1/2 du soir.

Le vendredi, la PALMARIA partira de MONACO pour NICE à midi et demi et à 10 h. 1/2 du soir.
 Les départs de NICE pour MONACO auront lieu aux mêmes heures que les autres jours de la semaine.

PRIX DE LA TRAVERSÉE: Embarquement et débarquement compris 1 fr. 50 cent.